

toujours montré très attentif aux problèmes personnels de ceux et celles qui dépendaient de lui ; un bourreau de travail qui a su préserver, tout au long de son existence, du goût pour les promenades en forêt, les femmes, la musique, la bonne cuisine, bref les plaisirs qui font la noblesse de la

vie ; un conservateur incorrigible qui aimait toutes les institutions, y compris l'Académie française, mais qui a contribué plus qu'aucun autre à ruiner les prétentions de l'Occident à dicter sa loi au reste du monde.

André Burguière

LIBRAIRIE

David Graeber

Dettes. 5 000 ans d'histoire

Paris, Les liens qui libèrent, 2013,
624 p., 22,90 €

Les économistes savent-ils vraiment ce qu'est la dette ? David Graeber en doute, à en juger par son ouvrage monumental. Cet anthropologue et activiste, figure importante du mouvement *Occupy Wall Street*, y retrace la généalogie de la dette pour mieux apprécier sa réalité historique, en défaisant quelques idées reçues véhiculées par la plupart des manuels d'économie.

Au premier rang de ces idées reçues se trouve le mythe du troc. On se figure à tort que les sociétés humaines ont commencé par le troc, avant de découvrir la monnaie et enfin le crédit, or c'est l'inverse qui est vrai : les hommes ont d'abord conçu la monnaie virtuelle, puis la monnaie réelle, mais sans remplacer entièrement le crédit. Sa pratique correspond plutôt à une sorte d'accident historique, lorsque des personnes habituées à utiliser des

pièces de monnaie s'en trouvent dépourvues, ou que la monnaie ne vaut plus rien. Pour Graeber, le troc en économie est une fiction qui dissimule l'origine violente du marché et de l'État :

Historiquement, les marchés commerciaux impersonnels sont nés du vol. L'inlassable récitation du mythe du troc, utilisée comme une incantation, est avant tout pour les économistes une façon de conjurer le risque de devoir regarder en face cette réalité (p. 472).

Comment est donc née la monnaie ? Selon une première hypothèse, elle aurait servi de substitut aux sacrifices humains, lesquels deviennent progressivement symboliques, puis disparaissent des rituels. La monnaie mise en circulation par les souverains représenterait ainsi « l'impôt-rachat de la dette de vie », ce qui permet de mettre l'accent sur la dimension politique et religieuse de la monnaie. Le pouvoir politique se serait approprié la légitimité divine afin de justifier l'impôt. Mais, dans la plupart des cités de l'Antiquité, le

citoyen ne payait pas d'impôts ; seuls étaient imposables les vaincus, les étrangers assujettis. Graeber ne croit pas à la dette envers la « société », un concept relativement moderne. À quelle « société » appartient un marchand arménien chrétien sous le règne de Gengis Khan ?

Jusqu'à une date très récente, de nombreux habitants de la planète ne savaient jamais vraiment dans quel pays ils étaient censés être, ni pourquoi c'était important (p. 84).

Les hypothèses sur l'origine sacrificielle de la dette partent du postulat de l'homme rationnel et calculant. Pourtant, les monnaies dites « primitives » (comme le coquillage) ne servaient pas à faire des comptes ni à échanger des biens, mais à reconfigurer des relations entre les personnes. D'où la signification de « payer », dont l'étymologie vient de « pacifier, apaiser » : la monnaie servait avant tout à conclure des mariages ou à régler des litiges pour éviter le développement de vendettas. En ce sens, la monnaie serait née d'une pratique primitive du droit, comme « créance de sang ».

Le développement de l'esclavage et la levée des armées sont déterminants dans l'essor de la monnaie et des marchés. Supposons qu'un roi désire financer une armée permanente de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Dans le monde antique ou médiéval, nourrir une telle force pose un énorme problème – tant qu'elle n'est pas en marche, il faut employer presque autant d'hommes et d'animaux pour localiser, acquérir et transporter les approvisionnements nécessaires. En revanche, si l'on

remet des pièces de monnaie aux soldats, puis qu'on exige que toutes les familles du royaume paient obligatoirement au roi l'une de ces pièces, on transforme en un clin d'œil l'ensemble de l'économie du pays en une immense machine à approvisionner les troupes (p. 63-64).

En d'autres termes :

Si nous sommes devenus une société de la dette, c'est parce que l'héritage de la guerre, de la conquête et de l'esclavage n'a jamais entièrement disparu (p. 201).

Les dettes nationales ne proviennent donc pas tant de l'emprunt pour des grands travaux que du financement de la guerre. La création des banques centrales institutionnalise cette alliance entre hommes d'argent et hommes de guerre de la Renaissance italienne jusqu'à nos jours. Il existerait donc deux formes de dette : la dette au sens étatique, religieux et économique, dont la fonction vise à établir la légitimité d'une autorité sur un groupe, et la dette au sens social, entendu non dans le sens de la société au sens holistique moderne, mais dans le sens de relations concrètes qu'entretiennent les individus et les groupes de tout temps. Nous nous devons tous quelque chose, et les dettes sont garantes du lien social. Lorsqu'on dit « merci », on demande miséricorde à son créancier, on exprime sa dette. Lorsque cette personne répond « de rien », elle signifie que la relation humaine n'est pas comptable. La dette suppose que le débiteur reste moralement redevable à son créancier : c'est une marque de confiance. En présence de la double

signification de la dette, que faire ? Graeber propose un « jubilé », comme il a pu s'en faire dans l'histoire à l'échelle de certains royaumes : l'effacement des dettes par le souverain permettait de remettre les compteurs à zéro et ainsi de pacifier une société qui pouvait être au bord de l'explosion.

Cette analyse brillante de la dette se termine ainsi par un vœu à la fois trop et pas assez radical : trop, dans la mesure où l'on voit mal comment et pourquoi l'ensemble des États s'entendraient aujourd'hui pour annuler leurs dettes respectives (il faudrait pour cela l'autorité d'un monarque ayant le pouvoir de les contraindre). Pas assez, dans la mesure où le simple effacement de la dette n'empêche en rien sa reproduction : ici les travaux qu'il a menés précédemment sur la monnaie mériteraient d'être développés pour offrir des alternatives plus originales.

Édouard Jourdain

Giorgio Colli

*La Naissance
de la philosophie*

Paris, L'éclat, 2015, 106 p., 7 €

C'est pendant une longue convalescence que Giorgio Colli, encore lycéen, découvre conjointement Nietzsche et les penseurs grecs, deux passions qui vont décider de sa vocation philosophique et ne plus le lâcher jusqu'à sa mort en 1979, à seulement soixante-deux ans. C'est à lui que l'on doit la monumentale édition des œuvres complètes de

Nietzsche, publiées parallèlement en Italie, en Allemagne et en France. Aujourd'hui, les éditions de L'éclat, qui ont déjà publié tout Colli en français, offrent la réédition en poche de *la Naissance de la philosophie*.

Contrairement à une première traduction de Christian Viredaz aux Éditions de l'Aire en 1981, celle de Patricia Farazzi cite les auteurs grecs dans la version qu'en donne Colli, toute traduction étant une interprétation. Et pour les paroles des sages de l'époque archaïque, les choix que fait le philosophe italien sont absolument cruciaux. Ils supposent une intuition globale de la vision du penseur cité, intuition fondée sur une fréquentation quotidienne et vitale : on sent, derrière les mots, que Colli dialogue et pense dans la langue même de ceux qu'on désigne très approximativement comme des Pré-socratiques.

L'intuition fondamentale du livre est celle-ci : la philosophie n'est pas la poursuite d'une sagesse qui serait à conquérir, donc toujours devant nous ; bien au contraire, si le philosophe est « un amant de la sagesse », c'est parce qu'elle est irrémédiablement derrière lui.

Platon appelle sa propre littérature « philosophia » en l'opposant à la « sophia » qui l'a précédée.

Pour en comprendre l'origine, il faut donc remonter jusqu'à la période d'excellence des Grecs, que Colli situe aux VII^e, VI^e et V^e siècles avant J.-C.

Il revient alors sur l'opposition entre Dionysos et Apollon, qui fonde la vision nietzschéenne du monde grec (et du monde tout court), mais